

éléments de la terre ; le commerce, qui rapproche les peuples, et leur permet d'échanger leurs produits mutuels, pour que chacun mette à profit les richesses de tous ; le commerce, par lequel l'ancien monde tend la main au nouveau, pour recevoir en retour les riches produits de celui-ci ; de quelque utilité, dis-je, que tout cela puisse être, ce n'est rien encore en comparaison des immenses avantages que nous procure l'agriculture, cet art qui fut la première occupation de l'homme condamné au travail : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, lui dit le Seigneur, *tu cultiveras la terre*. Et voilà pourquoi, messieurs, on n'a jamais pu, dans aucune langue, avilir rien de tout ce qui touche à l'agriculture : la bêche, la charrue, la herse, la faucille, tous les instruments de culture, seront toujours des roms honorés dans tous les idiomes, fidèles interprètes des vrais besoins et des vrais sentiments de l'humanité.

En effet, n'est-ce pas l'agriculture qui est la première nourrice du genre humain ? Si l'industrie est si utile, si le commerce rend de si grands services, ne sont-ils pas subordonnés, tous deux, à l'agriculture ? Ne sont-ils pas ses tributaires, puisque l'industrie ne sert qu'à transformer en objets usuels les produits de l'agriculture, et le commerce à les échanger contre d'autres produits qui ne peuvent nous venir que des contrées plus éloignées ? Or donc, sans agriculture point d'industrie, point de commerce, et par conséquent, point de progrès matériel ; or sans progrès matériel, les peuples végètent, traînent une existence pénible, et périssent.

Mais, de plus, la société doit à l'agriculture, ce qui n'est pas moins nécessaire à une nation que le pain matériel et les richesses, des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie, la prévoyance, la tempérance sont nécessaires aux travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurent aux fatigues, et trempent les caractères en fortifiant les corps. De tous temps, on a remarqué les vertus de la race agricole, ses mœurs plus pures, sa patience infatigable aux travaux, sa frugalité modeste, son bon sens et sa loyale équité. N'est-ce pas, en effet, dans les campagnes que se recrutent les meilleurs soldats de toutes les armées ? Puis, c'est encore dans les campagnes que se trouve une autre milice, celle du clergé. Le prêtre, le soldat, le laboureur, joignez-y le magistrat, et vous aurez les grands éléments qui constitue la vie d'un peuple.

Or donc, puisque l'agriculture est si noble et si utile, puisque ses résultats sont si grands et si merveilleux, quel respect ne devons-nous pas avoir pour ceux qui la pratiquent, et qui en font l'unique occupation de leur vie ? Quelles louanges dignes de ceux qui font tant de sacrifices pour réhausser encore la dignité de ce bel état, qu'on ne regarde plus aujourd'hui comme un vil métier, capable tout au plus d'occuper les geus les plus ignorants, mais bien comme une carrière capable de mettre à profit les connaissances et l'habileté des hommes les plus intelligents et les plus instruits.

Honneur donc aux heureux instigateurs d'une si digne institution destinée à rendre de si importants services à notre jeune pays ; honneur à ceux qui ont fait de si généreux efforts pour lui conserver l'existence, et la faire prospérer jusqu'à ce jour malgré les nombreux obstacles qui auraient pu arrêter sa marche. Et espérons que dans quelques années on ne parlera plus de l'École d'agriculture de Ste. Anne, comme d'une institution naissante, chancelante encore sur ses bases, mais bien comme d'une pépinière d'où sortiront plus tard des hommes capables de faire honneur à leur pays et de défendre les intérêts de leurs compatriotes.

Il me reste maintenant à accomplir un devoir, devoir bien doux dont je m'acquitte avec empressement au nom de mes confrères. Citoyens de Ste. Anne, nous vous remercions dans toute la sin-

cérité de notre cœur, de la bienveillante attention que vous voulez bien nous porter, attention qui vous a fait aujourd'hui abandonner les travaux de vos champs pour venir honorer cette petite fête de votre présence. Merci pour nous et pour ceux qui nous succéderont dans l'étude du premier de tous les arts ; merci au nom de l'institution, merci au nom de la patrie. Merci à MM. les supérieurs et professeurs du Collège de Ste. Anne, dont la présence relève si hautement l'éclat de cette solennité. Merci à vous tous, Messieurs les élèves du Collège, qui par l'harmonie de vos chants et le brillant de votre musique, avez su donner à cette démonstration l'éclat qui caractérise si bien toutes vos fêtes. Fidèles amis de notre première jeunesse, compagnons assidus de nos jeux et de nos ébats, témoins sans haine et sans jalousie de nos premiers succès et de nos premiers revers, soyez en ce moment l'objet de nos plus sincères remerciements. Autrement vous fûtes nos confrères, aujourd'hui vous êtes nos amis et soyez persuadés que le souvenir de ce premier témoignage d'amitié que nous recevons de votre part, restera longtemps gravé dans nos cœurs.

Maintenant espérons que lorsque plus tard nous nous rencontrerons sur un autre théâtre, lorsque tous nous serons entrés dans la vie sociale, espérons, dis-je, que les liens qui nous unissent deviendront de plus en plus forts, et que jamais nous ne briserons les liens qui nous unissent aujourd'hui si étroitement. Tous, nous travaillerons, avec ardeur, au succès de la grande cause, qui seule, peut rendre un peuple grand, heureux, et prospère,—l'agriculture.

## HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous devons reprendre aujourd'hui, ainsi que nous l'avons promis, certains détails relatifs aux travaux de l'esprit parmi nos concitoyens canadiens-français. Il s'agit des publications littéraires et morales mises au jour depuis quelques temps. Comme de raison, nous ne pouvons faire droit à celles qui ne nous ont pas été adressées.

Disons d'abord qu'un bon esprit général comme déjà nous avons eu l'occasion et la satisfaction de le faire remarquer, caractérise heureusement ces utiles publications.

Nous avons à cœur surtout de signaler celles de ces publications qui visent avant tout, au perfectionnement moral et intellectuel des lecteurs. Ainsi, l'*Echo du Cabinet de lecture* offre, dans ses derniers numéros, un excellent travail sur la *liberté de penser*. On y définit d'abord très-exactement cette liberté en disant qu'elle est "le pouvoir légitime de faire une chose." Ce qui revient à dire, comme d'autres bons esprits l'ont exprimé avec une égale justesse : "la liberté est le pouvoir de faire le bien." Rien de plus vrai, attendu que le triste pouvoir de faire le mal, ou le pouvoir illégitime de faire une chose, n'est pas la liberté, mais la licence. La licence n'est qu'une faculté animale, et non humaine, par laquelle l'homme, sans délibérer, ou par ignorance ou méchanceté, fait quelque chose en dehors des lois divines et humaines qui constituent et constatent l'ordre, la légitimité, la moralité des actions de la créature intelligente. La liberté donc, pour être telle, doit s'exercer légitimement, et la légitimité ne